Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 21 (1888)

Artikel: Une nouvelle dogmatique : lettre à M. le professeur Gretillat

Autor: Lobstein, P.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379440

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

UNE NOUVELLE DOGMATIQUE[1]

LETTRE A M. LE PROFESSEUR GRETILLAT

PAR

P. LOBSTEIN

« Heureux celui qui dans le tumulte des opinions, soit dans l'attaque ou la défense, a toujours su séparer de sa cause personnelle celle de la vérité [2]. »

Je voudrais, Monsieur et très honoré collègue, m'inspirant de ces paroles qui terminent votre préface, vous soumettre quelques réflexions que m'a suggérées la lecture attentive de la première partie de votre dogmatique. Le professeur qui convie ses élèves à lui « présenter, au cours de ses leçons, leurs objections ou leurs propres pensées, » le maître impartial et désintéressé qui veut que « ses cours se fassent et s'achèvent à travers le tamisage de la libre discussion [3], » ne saurait trouver mauvais qu'un collègue lui demande la permission d'user du droit qu'il accorde à ses élèves. Souffrez donc, Monsieur, qu'au lieu d'un compte-rendu sommaire ou d'une analyse banale, je consacre à votre livre une étude plus sérieuse, et que, désireux de m'éclairer et de recueillir de ma lecture tout le profit qu'elle peut m'offrir, je m'adresse directement à vous

[1] *Exposé de théologie systématique,* par A. Gretillat, professeur de théologie à la faculté indépendante de Neuchâtel. Tome troisième : Dogmatique : I. *Théologie spéciale. Cosmologie.* Un vol. in-8°. P. XVI, 660. Neuchâtel 1888.

[2] Page XVI.

[3] *Exposé de théologie systématique,* tome I, p. 3.

pour vous faire part de mes scrupules, de mes objections, de mes griefs peut-être, avec la respectueuse franchise que réclament les hautes et graves matières traitées dans votre ouvrage. Ces réflexions, permettez-moi de vous les présenter sans ordre rigoureux, sans prétendre surtout à épuiser le sujet, mais à bâtons rompus, au courant de la plume, comme elles me sont venues à la lecture de votre ouvrage et comme elles conviennent le mieux au caractère primesautier et à la verve familière de votre talent. Si je devais, dans l'ardeur de la discussion, me laisser entraîner à des expressions que vous pourriez juger excessives ou dont vous auriez le droit de vous sentir blessé, je vous en demande pardon d'avance, et j'ose vous donner l'assurance que je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour mériter, de votre part, l'honneur d'une réponse.

J'ose imiter votre exemple, Monsieur, je supprime tout autre préambule, j'entre sans façon *in medias res* [1].

I

Parlerai-je d'abord de la forme dont vous avez revêtu votre pensée ?

« Nous ignorons, dites-vous, quels seront le sort et l'accueil réservés à ce second produit de notre plume ; peut-être le caractère moins technique et moins spécial de la matière qui y est contenue lui conciliera-t-il plus de suffrages, lui ouvrira-t-il plus de portes qu'à son aîné [2]. »

Si vous espérez pour votre ouvrage la faveur du public, on ne vous accusera pas à coup sûr d'avoir voulu rendre la lecture de votre livre agréable ou même aisée. Vous nous faites savourer, dans toute son amertume, l'austère jouissance d'une argumentation souvent ardue et subtile. Les observations bienveillantes et les conseils discrets de M. le professeur Bois n'ont pu entamer vos prédilections pour la terminologie de l'école, ni ébranler votre confiance dans la vertu des formules « qui font tressauter. » Vous dirai-je que « cette impénitence fi-

[1] Page VII.
[2] Préface, p. XV.

nale » dont parlait votre éminent critique et que vous apportez au travail du style non moins qu'à l'élaboration de certaines doctrines, n'a rien qui puisse étonner un lecteur familiarisé avec les procédés et les habitudes de votre pensée? Le dogmaticien qui ne recule pas devant les audaces de la spéculation la plus aventureuse, est aussi l'écrivain qui ne redoute pas les hardiesses de langage et les bizarreries d'expression. Phrases allemandes enchâssées dans vos déductions [1], citations grecques et latines textuellement transcrites des pères ou des scolastiques, traductions qui reproduisent avec une fidélité plus scrupuleuse que limpide les opinions les plus obscures et parfois les plus étranges [2], rien n'effraye votre vaillance, et c'est à peine si vous éprouvez le besoin de présenter quelques ironiques excuses au lecteur effarouché qui demande grâce [3]. Que dis-je? vous avez pour le néologisme des complaisances que d'aucuns pourraient trouver superflues, vous le prenez de haut avec la langue, vous la façonnez, vous la tordez au gré de votre spéculation ou de votre fantaisie. Vous renchérissez sur la virtuosité avec laquelle les pères alexandrins et byzantins créaient leur vocabulaire théologique : « En regard des deux exagérations opposées du *coordinatianisme* dont le terme extrême est le trithéisme, et de l'*hétérousianisme* dont le terme est le monarchianisme ou l'unitarisme, nous établirons d'après l'Ecriture le *subordinatianisme* opposé au premier, et l'*homoousianisme* opposé au second [4]. » Vous calquez vos termes sur la langue théologique ou philosophique des Allemands qui vous ont appris à parler de la *corporalité*, de l'*ordre créatural*, de la *sui-conscience*, de l'acte *supratemporel* et *antétemporel*, du *mo-*

[1] Voir par ex. p. 229, 281, 259, 333, 578, 620, et passim.

[2] Page 376, 606, etc. « Le savoir parfait de l'individuité d'une chose » (SCHLEIERMACHER) p. 240. Cf. 303 : l'auteur emploie le terme d'individuité pour son propre compte.

[3] Pages 145, 267, 473.

[4] Tome III, p. 198. Les expressions directement transplantées du grec en français sont fréquentes, et si *préconnaissance* (237, 245) et *harmatiologie* (22 et suivantes) ont été adoptées par quelques auteurs, il n'en est pas de même de *prothèse* (316 et passim) et d'autres termes non moins transparents.

ment de réaffirmation de soi-même, de la *temporalité de l'acte créateur*, de la *contraposition du moi au non-moi* [1]. J'ai quelque peu pratiqué la littérature théologique d'outre-Rhin, je ne me souviens pas d'y avoir rencontré fréquemment des phrases comme celle-ci : « Comme l'action du Père est conceptive et primordiale, celle du Fils propulsive et phénoménale, celle de l'Esprit formant et entretenant dans l'être chacune de ces indivuités particulières, est, disons-nous, compulsive, assimilatrice et dynamique [2]. » En vérité, je me demande s'il faut vous féliciter d'avoir affiché un si superbe mépris de toute préoccupation littéraire, ou regretter que ce dédain de la langue de tout le monde condamne infailliblement votre livre à rester lettre close et lettre morte pour le grand public.

II

Sera-t-il attiré peut-être par le luxe de divisions et de subdivisions qui brille dans votre ouvrage ? Les sections partagées en articles, ceux-ci se dédoublant en chapitres, qui se fractionnent en paragraphes, lesquels à leur tour comprennent des portions moins étendues que désignent des lettres de l'alphabet, lettres majuscules régnant sur les petites lettres qui elles-mêmes dominent les lettres de l'alphabet grec, rien de plus laborieusement compliqué que cet échafaudage qui ressemble parfois à une pyramide renversée, dont le sommet, effilé comme une aiguille, repose sur le tranchant d'un rasoir [3]. Je n'ignore pas qu'il est plus d'un lecteur qui louera fort la virtuosité du classificateur. Il m'est revenu qu'un professeur d'histoire ecclésiastique, attaché à une université qu'il est inutile de nommer, commence son cours par cette phrase, paraît-il stéréotypée, et qu'on me dit textuelle : « L'histoire de l'Eglise se divise en trois cents paragraphes, cent appartiennent à l'Eglise ancienne,

[1] Pag. 22, 150, 179, 182, 199, 255, 332, 267, 392, 385. — Cf. *fortuitisme* et *fortuité* (145, 221), la *sustentation du monde* et l'*activité sustentatrice de Dieu* (315, 316). — Il paraît que l'élément *volontarianiste* (145) est emprunté au supplément de LITTRÉ.

[2] Page 303.

[3] Cf. p. 450-514 ; 559-592.

le moyen âge en comprend cent autres, les cent qui restent reviennent à l'âge moderne. » Il paraît que ce partage de l'histoire du christianisme en trois casiers égaux était, aux yeux de maint étudiant, un coup de génie. Je me souviens de l'enthousiasme que Biedermann inspirait à un de ses disciples pour avoir réussi à faire rentrer dans un cycle de mille paragraphes le système complet de la dogmatique chrétienne, saisie dans sa genèse intime, son développement historique et ses conclusions spéculatives. Un autre esprit, très peu systématique celui-là, le pieux et original Beck, de Tubingue, dont vous-même, Monsieur, avez tracé dans cette Revue un vivant et inoubliable portrait, nous a exposé, durant deux semestres, ses vues sur la morale chrétienne, en groupant la matière de son cours avec un art, ou plutôt avec des artifices absolument pareils aux procédés que vous avez employés ; je n'oublierai jamais l'accent joyeux et pénétré avec lequel un jeune Prussien, au sortir d'une de ces leçons, s'écria en s'adressant à quelques-uns de ses camarades : « Aujourd'hui, *il* s'est servi de l'alphabet hébraïque, et il a poussé jusqu'au *guimel.* » Vous, Monsieur, vous restez en deçà du guimel, vous n'allez pas même jusqu'à l'*aleph*, vous n'appelez à votre secours que les lettres grecques, mais l'on peut sans témérité prédire aux titres et aux formules de vos divisions des succès d'admiration semblables à ceux dont j'ai recueilli et rappelé les sincères et naïfs témoignages.

III

D'autres, et je suis de ceux-là, rendront plus volontiers hommage à l'érudition à la fois vaste et minutieuse qui s'étale dans votre volume. Je sais bien que les esprits chagrins et frondeurs, qui aiment dans la critique le seul plaisir de critiquer, feront observer peut-être que cette érudition est le plus souvent de seconde ou de troisième main, que l'histoire de la dogmatique (p. 24-120) est retracée d'après des guides quelquefois peu sûrs ou manifestement partiaux, qu'on s'étonne de trouver des citations des pères ou des réformateurs em-

pruntées au manuel de M. Luthardt, que les renvois aux sources ne sont pas toujours exacts ou précis, que les digressions consacrées à l'histoire des dogmes sont plaquées sur la trame générale de l'exposition dogmatique et exégétique sans qu'on puisse saisir le lien organique qui les y rattache ; mais ces juges difficiles et grincheux seront bien forcés d'admirer la richesse et la variété des informations puisées aux sciences les plus nombreuses et les plus diverses. Vous n'entendez pas, comme Schleiermacher et ses disciples de droite et de gauche, borner les investigations de la dogmatique aux seules données de la conscience mise en présence du fait du salut ; le champ dans lequel se meut votre pensée est infiniment plus vaste, et, à vrai dire, il n'a aucune limite. De là des surprises parfois vives et piquantes : vos communications sur l'antiquité de l'homme et sur l'unité de l'espèce humaine, sur le transformisme, sur l'origine du monde, sont du plus haut intérêt ; mais en les lisant, on oublie que la dogmatique protestante, la dogmatique de nos réformateurs, a remis en lumière et en honneur les *loci salutares*, que l'intérêt du salut prime pour eux toute autre considération, que la seule chose nécessaire en religion est à leurs yeux le seul principe essentiel en dogmatique. Sans doute votre définition théorique de la science dogmatique procède de l'esprit de la réforme, mais combien l'application et la pratique en diffèrent ! En admirant l'audace avec laquelle vous faites rentrer dans le cercle de vos recherches dogmatiques les problèmes compliqués de la métaphysique, des temps préhistoriques, de l'histoire primitive, de l'anthropologie, des sciences naturelles, on se prend à songer aux grands maîtres de la scolastique du moyen âge qui finissaient par absorber dans la théologie toutes les branches du savoir humain, et autre chose encore.

IV

Les réformateurs ! j'ai nommé les réformateurs. — Ah ! pourquoi, Monsieur, ne leur avez-vous pas fait la place plus grande et la part plus belle ? Pourquoi les avoir logés dans

quelque recoin des développements historiques, les confondant trop souvent avec les scolastiques de l'âge postérieur, ne mentionnant l'une ou l'autre de leurs opinions que pour passer outre, leur faisant à peine l'honneur de discuter, je ne dis pas leurs vues dogmatiques, mais à tout le moins leurs grandes conceptions religieuses ? Pourquoi n'avoir pas cherché à rester en communion intime et vivante avec les pères spirituels de notre église, à établir une filiation directe entre les solutions du présent et les impérissables principes qui ont jailli du plus profond de l'âme protestante, à sauvegarder ainsi le contenu essentiel de la grande tradition évangélique dont ils ont été les fondateurs et les interprètes ? Oh ! je vous abandonne tout l'appareil formel de leur théologie, leurs procédés d'argumentation, leurs syllogismes et souvent leur exégèse, mais le fond sacré de leur vie même, mais la matière ardente de leurs expériences religieuses, mais leurs inspirations et leurs intuitions, voilà ce qu'il importe de maintenir ! voilà un trésor que tout théologien protestant doit recueilllir et faire valoir avec une pieuse fidélité et un soin jaloux ! Ne point tirer parti de l'étude de nos réformateurs pour ressaisir la racine religieuse des grandes doctrines protestantes et même pour en rajeunir la forme surannée, rompre avec un passé d'une inépuisable richesse, dédaigner ou ignorer systématiquement l'héritage spirituel de nos pères selon la foi, n'est-ce pas faire aveu de radicalisme ? A ce compte, Monsieur, vous avouerez bien que vous êtes un radical !

J'oserai même généraliser cette observation et l'appliquer à la manière dont vous envisagez l'histoire des dogmes. Sans doute, en théorie, vous ne faites point abstraction du développement historique des dogmes au sein de l'Eglise chrétienne ; vous nous donnez un « résumé historique des controverses trinitaires » (187-198), un « résumé historique de la doctrine de la prédestination » (317-331), un « résumé historique de la doctrine de la création » (367-371) ; vous entremêlez votre exposition personnelle d'un grand nombre d'observations empruntées à l'histoire des dogmes ; vous nous parlez des pères grecs, d'Augustin, des docteurs du moyen-âge, de Quen-

stedt et des scolastiques protestants. Mais il me semble que vous vous êtes sciemment interdit d'exploiter les données historiques que vous avez enregistrées avec un louable souci d'exactitude et d'impartialité. Car enfin, ces aperçus historiques, que sont-ils, sinon une collection nécessairement incomplète d'opinions parfois ingénieuses et profondes, souvent singulières et obscures, presque toujours isolées de l'ensemble de votre argumentation et des résultats auxquels vous êtes arrivé vous-même ? Les précieux enseignements qu'apporte au dogmaticien l'histoire de la formation, de l'évolution ou de la transformation des dogmes sont à peine indiqués dans vos « résumés » ; la revue des théories à laquelle vous nous conviez ressemble à un herbier, rempli de plantes rares et exotiques, il est vrai, mais toutes pâles et desséchées. Il n'est pas jusqu'à la place que vous assignez à vos « résumés historiques, » qui ne trahisse votre parti pris de ne pas tenir compte des leçons de l'histoire. On dirait que les principales solutions du passé ne sont citées que pour mémoire, à titre de simple notice ou de remarque curieuse : ce que je cherche en vain, c'est l'essai sérieux et méthodique de dégager de la marche des idées religieuses un résultat, une conclusion, soit une démonstration positive soit une critique d'ensemble[1]. L'intérêt de pure érudition, qui s'attache à la nomenclature des personnages ou des doctrines, ne saurait suffire au dogmaticien. L'histoire des dogmes est autre chose qu'un répertoire de formules, un musée d'antiquités dogmatiques ; elle est même plus qu'un simple témoin, elle est un juge qui, en répandant sa lumière sur le passé, éclaire le présent et projette souvent ses clartés prophétiques sur l'avenir. Appliquée aux éléments erronés qui se sont mêlés à la vérité chrétienne dans le cours des siècles, elle est un agent de dissolution aussi puissant que salutaire ; mais son enquête patiente, son analyse infatigable, son con-

[1] Je m'empresse de reconnaître que les critiques de détail, les observations détachées, les appréciations personnelles énoncées à propos des hommes et des choses sont extrêmement nombreuses, et qu'elles sont souvent marquées au coin de la plus spirituelle et de la plus vive originalité.

trôle sans cesse répété savent amener au jour les germes féconds dont l'éclosion nous fera faire un pas de plus dans la connaissance et l'intelligence des révélations divines. Bien des dogmaticiens des écoles les plus différentes ont ainsi compris et pratiqué l'histoire des dogmes : quel dommage, Monsieur, qu'il ne soit pas possible d'ajouter votre nom aux leurs !

V

Peut-être, cependant, vous en féliciterez-vous. Peu vous importe la tradition historique ! Le biblicisme, dont vous êtes le champion décidé, déprécie singulièrement la valeur de ces témoignages purement humains, pour exalter d'autant plus l'autorite souveraine et unique des Ecritures saintes. « L'Ecriture est et doit rester la règle suprême comme la source de la croyance et de la connaissance chrétiennes... L'excellence du critère admis par la dogmatique protestante depuis la Réformation résulte du fait incontestable que l'Ancien et le Nouveau Testament sont les seuls documents authentiques qui nous aient été conservés des révélations actuelles et verbales comprises dans la préparation du salut en Israël et dans son accomplissement en Jésus-Christ [1]. » C'est dans votre premier volume [2] et dans les « propositions empruntées à la canonique [3] » qu'il faut chercher l'explication ou la justification de cette thèse. L'examen de votre point de vue théorique ne saurait être entrepris ici ; il m'entraînerait bien au delà des limites qui me sont imposées. La discussion n'aboutirait pas d'ailleurs à un résultat concluant, car le débat ouvert sur votre définition porterait en dernière analyse sur ce que vous entendez par les « révélations actuelles et verbales. » Or ce problème n'a été qu'effleuré dans votre dogmatique ; les quelques pages que vous consacrez à la révélation faite par Dieu à l'humanité [4] » n'ont pas la prétention d'être complètes, puisque le sujet lui-même

[1] P. 17.

[2] P. 209-244.

[3] P. 2-4.

[4] Tom. III, p. 127-137, comp. tom. I, 171 la distinction entre les révélations *actuelles* et les révélations *verbales*.

appartient, selon vous, à l'apologétique. Sans doute il est possible de dégager de votre argumentation exégétique les principes qui nous guident et la théorie dont votre dogmatique est le commentaire perpétuel et la constante application ; mais vous seriez en droit de récuser la discussion et de me mettre en demeure d'attendre vos déclarations futures et votre exposition complète et finale. Vous me permettrez donc de m'en tenir à vos procédés d'exégèse biblique et de démonstration scripturaire, dont j'étudierai plusieurs spécimens en abordant quelques-unes des doctrines traitées dans votre ouvrage. Ou je m'abuse complètement ou nous saisirons ici la différence foncière qui distingue votre dogmatique de celle qui me semble seule répondre aux intérêts de la foi protestante et aux exigences de la science théologique. Vous répudiez en principe la théorie de la théopneustie absolue et de l'inspiration mécanique et magique des Ecritures ; mais de fait, et dans l'application, vous opérez comme le plus fidèle disciple, je ne dirai pas de Beck seulement ou d'Auberlen, mais de Gaussen et des hommes du Réveil.

Cependant, avant d'entrer dans le vif des questions doctrinales, je dois m'arrêter encore un instant à quelques points importants de vos prolégomènes.

VI

Votre intention première avait été de faire précéder votre système de dogmatique d'un volume contenant l'apologétique et la canonique; dans le présent ouvrage, vous maintenez toujours, comme le plus rationnel, le rapport précédemment établi entre l'apologétique et la dogmatique. Cependant, entre temps, des voix amies et autorisées vous ont engagé à intervertir l'ordre annoncé de vos publications qui aurait retardé l'impression de la dogmatique de quelques années, et à porter vos premiers efforts *in medias res*. Vous avez reconnu le bien-fondé de ces avis, et vous avez cédé aux instances de ces amis [1].

[1] P. 7-8.

Quelque fâcheux qu'eût certainement été le retard apporté à la publication de votre dogmatique, vous me permettrez, Monsieur, de regretter que les conseils de l'amitié aient eu plus de crédit et d'empire sur votre esprit que les raisons vraiment scientifiques et les scrupules de votre conscience de théologien. Car enfin, si le système dogmatique implique et suppose l'apologétique et la canonique, si ces deux disciplines sont le fondement sur lequel repose l'édifice de la doctrine chrétienne, n'est-il pas imprudent d'élever la construction avant d'en avoir assuré les bases? Sans doute, le premier volume de votre *Exposé de théologie systématique* renferme une série d'indications qui peuvent orienter le lecteur, mais vous jugerez vous-même que ces indications sont insuffisantes, et vous le sentez si bien que vous nous promettez de nous donner un ouvrage complet sur les matières qui sont l'introduction à la dogmatique et que, malgré cela, vous ne traiterez qu'à la suite de la dogmatique! N'est-ce pas trop présumer de la complaisance de vos lecteurs que de leur demander un blanc-seing ou un vote de confiance à l'adresse des principes, tout en les conviant à étudier provisoirement le système, et à le discuter sous bénéfice d'inventaire? Vous étonnerez-vous de l'inquiétude qu'a réveillée un procédé pareil chez plus d'un de ceux qui vous ont suivi avec attention et sympathie? Quoi! il est possible de démonter à volonté les différentes pièces de ce système, de déplacer, d'intervertir, de renverser impunément les éléments de tout l'organisme, sans que l'organisme ou le système en soient ébranlés ou compromis? Le lien qui unit l'ensemble et les détails d'une théologie semblable doit être singulièrement lâche, puisqu'on peut le briser sans que le lecteur se doute même de la rupture!

Ou plutôt, il s'en doute, il en souffre, il en est à maintes reprises étonné et dérouté. Dans son embarras, il se reporte avec empressement aux « propositions empruntées à l'apologétique » par lesquelles s'ouvrent vos recherches [1]. Amère déception : vous le condamnez à tourner dans un cercle vicieux. Que trouve-t-il, en effet, dans ces propositions? Quel-

[1] Pages 1-2.

ques thèses précises et catégoriques sur la résurrection du Christ, sur la réalité de son essence humaine, sur sa sainteté parfaite, sur son existence divine. Excusez, je vous prie, l'humble aveu de ma perplexité. Bien que j'aie cherché à m'éclairer davantage en relisant les remarques que vous avez consacrées à l'apologétique dans votre premier volume [1], il m'a été impossible de résoudre l'antinomie que vous proposez à vos lecteurs. Comment se prononcer sur les problèmes énoncés dans vos thèses d'emprunt sans répondre d'abord à une série de questions connexes et solidaires? La sainteté de Christ! la divinité de Christ! mais ne sont-ce pas là des dogmes constitutifs du système lui-même? Peuvent-ils être détachés de la doctrine du péché, de la conception du salut, de la notion chrétienne de Dieu? A quel titre méritent-ils l'honneur de figurer dans l'apologétique, pour reparaître ensuite, en seconde édition, dans l'organisme de la doctrine chrétienne, dont ils forment les éléments intégrants?

Me répondrez-vous que la tâche de l'apologétique est simplement « d'établir, par les moyens ordinaires de la critique historique, que les faits fondateurs de la religion chrétienne se sont réellement passés, tels que la tradition chrétienne les raconte? [2] » Nous voilà en présence de problèmes nouveaux et absolument insolubles sans d'incessantes incursions dans le domaine de la dogmatique proprement dite. La révélation, l'inspiration, graves et délicates questions que l'orthodoxie courante abandonnait aux prolègomènes, mais qui sont indissolublement unies aux doctrines centrales et essentielles de la religion, puisqu'elles ne sont qu'un des côtés d'une question infiniment plus vaste, celle des rapports de Dieu et de l'homme! Il ne suffit donc pas de nous rassurer en nous promettant que la canonique viendra au secours de l'apologétique, car les objections élevées contre celle-ci se tournent aussi contre celle-là : impossible d'arriver à un résultat convaincant et concluant sans empiéter à tout moment sur les problèmes réservés à la dogmatique.

Ai-je achevé l'exposé de mes griefs relatifs aux disciplines

[1] Pages 245-251. — [2] Tome I, p. 246.

provisoirement ajournées? Pas encore. Si l'apologétique, telle que vous la concevez, emprunte incessament ses arguments et ses preuves à la dogmatique, celle-ci, à son tour, ne peut faire un pas sans s'appuyer sur l'apologétique, dépendance singulièrement périlleuse, puisque cet appui nous fait défaut, et que vos renvois à l'apologétique — absente et future — sont des fins de non-recevoir ou de vraies pétitions de principe. « Nous n'avons pas à fournir ici les preuves naturelles de l'existence de Dieu, ni à discuter la valeur de celles qui sont généralement admises. Cette tâche incombe à l'apologétique (p. 121)... Deux exagérations contraires, dont la réfutation complète incombe à l'apologétique, se présentent à nous dans l'appréciation de la révélation naturelle et de la religion naturelle qui s'y rattache (p. 127)... Contrairement à l'axiome du panthéisme : *omnis determinatio est negatio* (Spinoza), l'apologétique chrétienne établit que cette définition de Dieu comme de la personnalité parfaite ou absolue, n'implique aucune contradiction (p. 141)... Il appartient à l'apologétique de montrer que la plupart des objections faites à la possibilité ou à l'opportunité du fait surnaturel procèdent de l'abus de langage.... » (p.613.) Je m'arrête, car il m'en coûte d'énumérer la riche variété de problèmes qui « incombent à l'apologétique » et dont la solution est simplement supposée dans votre dogmatique ! Aussi bien faut-il se résigner, mais vous ne m'en voudrez pas, Monsieur, si j'ai de la peine à me consoler que votre construction soit un édifice sans fondements [1]. J'admets cependant qu'il est solide et que la base que vous lui donnerez plus tard sera à l'abri de toute atteinte. Mais je me demande ce que vaut la construction elle-même. D'après quels principes, suivant quel plan est-elle élevée ?

VII

« La dogmatique est la discipline théologique dont le but est d'exposer dans un ordre systématique les faits accomplis par

[1] Quoi de moins scientifique que de « supposer acquis le résultat de l'apologétique chrétienne » et d'enchaîner des corollaires importants à un théorème non encore démontré ? (p. 16.)

Dieu en vue du salut de l'humanité déchue, et les doctrines originales se rapportant à ces faits [1]. » Les points sur lesquels il m'est pénible de me séparer de vous, Monsieur, sont si nombreux que je suis heureux de relever ce qui nous unit. Votre conception théorique du but et de la tâche de la dogmatique m'autorise à affirmer qu'ici l'accord entre nous porte sur la seule chose essentielle et nécessaire, je veux dire sur la substance religieuse de la dogmatique chrétienne, sur le fait générateur de tout le système. J'applaudis sans réserve à la vigueur et à la clarté avec lesquelles vous répétez que l'objet propre et le centre de la dogmatique chrétienne, c'est le fait du salut par Jésus-Christ. « Retrancher la notion vraie du salut, c'est supprimer du même coup la raison d'être de la théologie. » La question est ainsi posée avec une netteté et une force qui ne laissent certainement rien à désirer ; elle est portée, au moins en théorie, sur son véritable terrain. Il ne s'agit que de prendre au sérieux cette simple et riche définition : en développer pleinement le contenu, mais en circonscrire rigoureusement les limites, telle est la tâche que vous vous êtes tracée à vous-même.

Cependant les remarques dont vous accompagnez votre définition me semblent en altérer la clarté et en appauvrir la richesse. La manière dont vous entendez « les doctrines originales qui se rapportent au fait du salut, » la part que vous faites aux révélations verbales à côté des révélations actuelles, le dualisme que vous établissez entre l'histoire et l'expérience, tout cela fait dévier votre pensée vers l'intellectualisme que vous condamnez en principe, mais qui se trouve réhabilité et justifié dans la pratique. Les trop courts articles consacrés à la norme et à la méthode de la dogmatique n'apportent aucun éclaircissement véritable à l'intelligence de ces problèmes. Et cependant c'est bien là que gît le nœud de toutes les difficultés qui hérissent les abords de la dogmatique chrétienne ! Ni les renvois à votre premier volume, ni les observations critiques dirigées contre MM. Ritschl, Lipsius et Bouvier, ne suffisent à instruire et à convaincre le lecteur en quête d'une solution. En

[1] Page 5.

définitive, il se voit toujours ramené à l'Ecriture sainte, code unique de la vérité chrétienne, manuel infaillible de dogmatique et de morale, charte divine et absolue qui seule compte et seule fait autorité. Tout se réduira donc à savoir comment le dogmaticien doit interpréter les articles de cette constitution inspirée. Nous y arriverons tout à l'heure.

VIII

« La dogmatique traitant des principaux actes divins accomplis dans l'œuvre du salut puisera tout naturellement son principe général de *division* dans l'ordre de ces faits eux-mêmes [1]. »

Examinons cette division générale de la dogmatique, avant d'en étudier les éléments particuliers.

« Les principaux actes divins accomplis dans l'œuvre du salut s'ordonnent autour des trois grandes créations divines que nous appellons : la *création psychique*, ou la première création de la terre et de l'homme, dont le dernier terme a été l'avénement de la ψυχή humaine, couronnement de la nature primitive tout entière ; la *création pneumatique*, qui a eu lieu dans la première venue de Christ sur la terre, et dont le terme ou le couronnement a été l'effusion du πνεῦμα dans le sein de l'humanité réconciliée avec Dieu par l'œuvre rédemptrice de Christ ; la *création physique* réservée au second retour de Christ à la fin des temps, et dont le terme sera la restauration et la glorification définitive de la nature et de l'univers, couronnement de la restauration purement spirituelle et morale à laquelle nous assistons aujourd'hui. Et c'est ainsi que l'histoire du salut et de l'humanité sera la vérification du mot bien connu d'un illustre penseur chrétien : *Die Leiblichkeit ist das Ende aller Wege Gottes*, la corporalité est la fin de toutes les voies de Dieu. Ces trois grandes créations divines font l'objet central des trois parties de la dogmatique qui, à la suite de la partie fondamentale ou *théologie spéciale*, s'intitulent : *cosmologie*, ou doctrine de la création primitive ou psychique ; *sotériologie*, ou doctrine de la création pneumatique dans la première venue

[1] Page 21.

de Christ; *eschatologie* ou doctrine de la création physique à la fin des temps [1].

Tel est, Monsieur, le plan de votre dogmatique. J'ose vous soumettre quelques objections à propos d'un pareil groupement.

Votre construction, et c'est là mon grief le plus sérieux, ne repose qu'en apparence sur une base biblique. L'objet essentiel de la dogmatique est le fait du salut en Jésus-Christ; c'est dire que le centre de votre système réside dans la sotériologie. Mais est-il légitime, est-il conforme à la pensée unanime de tous les écrivains sacrés de voir dans la sotériologie la « doctrine de la création pneumatique, » et d'en faire une « restauration purement spirituelle et morale? » La séparation si tranchée que vous établissez entre le présent et l'avenir, entre l'œuvre rédemptrice réconciliant l'humanité avec Dieu et l'œuvre réparatrice glorifiant la nature et l'univers, répond-elle à l'enseignement de Jésus et à la doctrine apostolique? Jésus a-t-il vraiment fait ce départ entre les domaines que votre analyse place sous deux points de vue différents? Ses miracles ne forment-ils pas avec son témoignage une riche et vivante unité? Il n'a pas seulement voulu éclairer, il a voulu aussi guérir: le nouveau docteur a été en même temps un médecin [2]. Son royaume n'est pas de ce monde, mais il doit se réaliser dans ce monde, s'organiser sur cette terre, se donner une forme concrète et positive dans toutes les sphères où l'Esprit de Dieu est présent et agissant. Les disciples n'ont fait que continuer et développer la pensée du Maître. C'est dans l'économie actuelle que se manifestent et que s'épanouissent les forces de l'économie future : le temps présent, ὁ αἰῶν οὗτος ne renferme pas seulement les germes de l'avenir, il les voit déjà mûrir, et la vie éternelle que le Fils de Dieu a apportée au monde est mieux qu'une glorieuse promesse, elle est une bienheureuse et triomphante réalité. Sans doute, la seconde venue du Christ marquera, d'après les écrivains sacrés, l'éclosion complète des puissances divines encore mêlées à l'alliage terrestre et aux souil-

[1] Pages 21-22. Cf. t. I, p. 284-285.

[2] M. Sabatier, *Encyclop. des sciences relig.*, VII, 372-373.

lures du péché ; mais ce ne sera là que le dénouement d'un drame qui se développe autour de nous et en nous ; ce sera moins une péripétie nouvelle qu'une crise finale, préparée de longue main et vers laquelle dès aujourd'hui convergent tous les chemins de l'humanité. En d'autres termes, l'eschatologie n'est que le prolongement de la sotériologie, la sotériologie renferme l'eschatologie dans son sein ; tout triage entre ce que vous appelez l'élément pneumatique et l'élément physique est en contradiction avec la conception du christianisme primitif ; dès maintenant l'Esprit de Dieu travaille à l'œuvre que vous réservez à la fin des temps, et la fin des temps n'amènera la grande transformation physique que parce qu'elle assurera le triomphe du πνεῦμα. Ainsi la sotériologie est primitivement dominée par la conception eschatologique, et l'eschatologie se résout dans l'intérêt sotériologique. Que faut-il en conclure? C'est qu'il n'y a pas lieu de faire de l'eschatologie une partie qui ait son importance en elle-même, qu'on puisse coordonner avec la doctrine du salut, et qui vienne s'y ajouter comme une pièce nouvelle adaptée au corps de l'édifice : non, c'est le fait du salut qui doit occuper la place royale, et tout ce qu'il nous est permis d'affirmer touchant l'avenir, tout ce que la révélation elle-même nous dévoile ou nous fait pressentir, découle de l'idée mère ou plutôt du fait générateur, le salut du pécheur par Jésus-Christ.

S'il me semble que vos propres déclarations, non moins que l'autorité du Nouveau Testament, auraient dû vous déterminer à faire rentrer l'eschatologie dans la sotériologie, il me paraît tout aussi clair que votre première partie ne soutient pas davantage le contrôle de la norme biblique.

« L'objet essentiel de la science théologique étant la doctrine du salut qui est en Jésus-Christ, il est évident que la première partie de la dogmatique, ou *Cosmologie*, ne sera traitée que de profil, et seulement dans l'intérêt de la seconde et de la troisième[1]. » Subordonner la cosmologie à la doctrine de la personne et de l'œuvre de Jésus-Christ, assigner à la christologie et à la sotériologie la place souveraine dans l'ensemble

[1] P. 22. Cf. Tome I, p. 284.

du système chrétien, éclairer le problème cosmologique de la lumière qui procède de la révélation de Dieu en Jésus-Christ, éliminer de l'enceinte de la dogmatique tout ce qui ne relève pas de ce fait central, voilà bien le programme de ce que vous semblez annoncer dans les lignes que je viens de transcrire, et certes il n'est personne qui puisse hésiter à y adhérer ; les termes dans lesquels la question est posée, les limites où elle paraît circonscrite, l'intérêt supérieur qui l'inspire et la domine, tout cela est excellemment indiqué et conquiert immédiatement tous les suffrages. Mais, hélas ! quel abîme entre le plan et l'exécution, entre les principes si nettement formulés et l'application qui dément à tout moment la théorie ! Qui donc se douterait que, dans le chapitre que vous consacrez à la prothèse divine, à l'acte créateur, à l'univers matériel et moral, à l'origine et à la nature de l'homme, vous entendez ne traiter la cosmologie que « de profil et seulement dans l'intérêt de la doctrine du salut ? » Evidemment dans le cours de votre longue exposition, l'orientation de votre pensée a changé, vous nous faites contempler la cosmologie « de face, » vous en montrez même les dessous, et surtout vous oubliez qu'elle n'a de valeur et d'intérêt qu'en tant qu'elle est en relation positive et directe avec le fait générateur et capital de la doctrine chrétienne ! Où donc, en effet, où est le lien qui rattache vos savantes et minutieuses déductions au dogme de la personne et de l'œuvre du Christ ? Quel intérêt religieux vos recherches d'histoire naturelle et vos spéculations métaphysiques offriront-elles à la foi du chrétien ? N'est-ce pas détourner le fidèle de la seule chose nécessaire que de l'entretenir de questions absolument étrangères à l'objet même de la dogmatique chrétienne, c'est-à-dire à « la doctrine du salut qui est en Jésus-Christ ? » Il est évident que cette conception du problème cosmologique trahit une préoccupation bien différente de celle que semblait annoncer votre définition.

Mais ce n'est plus la forme ou la méthode seulement qui est ici en question ; il ne s'agit plus de discuter la division de votre système et l'agencement de ses différentes parties ; il

sera plus fructueux d'abandonner les prolégomènes pour aborder de front les deux principaux dogmes que vous avez traités dans votre volume. Il va sans dire que je ne puis entrer ici dans le détail d'une discussion complète ; je m'en tiendrai aux lignes générales, qui ne feront qu'accentuer et justifier quelques-uns des aperçus déjà indiqués.

IX

« Il ne nous reste qu'à traiter de la doctrine biblique et chrétienne de Dieu ; c'est-à-dire que l'existence de Dieu, d'un Dieu personnel, étant censée admise, nous avons à exposer les éléments de connaissance que la Bible nous procure sur ce sujet[1]. » C'est ainsi, Monsieur, que vous formulez le problème traité dans la partie fondamentale de votre dogmatique, le problème de la *théologie spéciale*. La doctrine chrétienne de Dieu, c'est bien là, en effet, la matière propre de la dogmatique chrétienne, mais cette matière, cet objet dont vous fixez si nettement les limites, comment y parvenez-vous? Si j'ai bien saisi la portée de votre programme et l'enchaînement de votre argumentation, je ne puis me défendre d'un sentiment de crainte, et je me demande si vraiment vous avez réalisé l'intention que vous exprimez au début de vos recherches de théologie spéciale.

Recueillir les éléments de connaissance que renferme la « Bible, » c'est assurément résoudre une partie essentielle de la tâche qui incombe au dogmaticien ; mais encore faudrait-il que cette tâche fût remplie selon les points de vue indiqués par la Bible elle-même. C'est dire que l'exposition historique du développement de l'idée de Dieu d'après les documents de la révélation biblique était la marche que vous imposait votre propre définition. Vous concédez qu'il y a eu évolution, que la pensée religieuse d'Israël ne s'est élevée que progressivement à la notion vraie de la divinité, que l'Ancien Testament ne contient que des pressentiments fugitifs et indécis du

[1] P. 143.

mode d'existence trinitaire[1], que la connaissance complète de Dieu a été apportée à l'humanité par le Fils de Dieu. S'il en est ainsi, l'appareil si compliqué que vous appliquez à votre sujet répond-il vraiment aux données scripturaires? Est-ce dans l'Ecriture que vous avez puisé votre distinction entre l'essence de l'être divin et les déterminations de l'existence divine? Est-ce à l'Ecriture que vous avez emprunté les trois dualités irréductibles[2] dont vous examinez successivement les termes dans une enquête qui fait aux théologiens et aux philosophes contemporains une place bien plus grande qu'aux prophètes ou aux apôtres? Est-ce l'Ecriture qui vous a enseigné qu'il y a trois déterminations de l'existence divine, que les déterminations hypostatiques de l'Etre divin doivent être placées avant les déterminations modales, qu'enfin les déterminations économiques viennent nécessairement en troisième ligne ? Ah ! Monsieur. vous flagellez impitoyablement le formalisme et le docétisme des anciens systèmes, et chacun de vos collègues fera bien de méditer sérieusement et sincèrement vos courageuses et fortes paroles : « Les Ecritures sont ou passées sous silence ou tordues, et les paradoxes saugrenus que les sophistes se lançaient les uns aux autres, il y a vingt-cinq siècles, sur les places publiques d'Athènes, s'allongent en colonnes sous la plume de docteurs graves[3]. » Je ne voudrais pour rien au monde placer ici un mot blessant, mais est-ce ma faute, Monsieur et très honoré collègue, si en étudiant votre *théologie spéciale* je me suis souvenu de cette page sanglante? Ce que je ne trouve pas, dans votre doctrine biblique de Dieu, c'est précisément l'enseignement de la Bible, avec tous ses caractères de simplicité et de profondeur, de sobriété et d'élévation, de divine et vivante humanité! Un souffle aride de scolastique a passé sur le saint livre, le bruit des querelles et des ergoteries d'école a trop souvent couvert les accents des prophètes et des apôtres, et la voix de Jésus lui-même n'arrive plus à moi qu'à travers le tumulte et la

[1] P. 168. — [2] P. 121. — [3] P. 120.

poussière de discussions savantes peut-être, mais à coup sûr décevantes et stériles.

Souffrez, Monsieur, que j'insiste sur ce dernier point. Vous prétendez à être scripturaire, et je regrette que vous ne le soyez pas assez. Mais quand même vous auriez réalisé votre programme, j'oserais croire encore que la tâche du dogmaticien n'est pas remplie. Le tout n'est pas d'être scripturaire, il faut encore être chrétien ; il faut que votre dogmatique, votre *théologie spéciale* s'inspire directement du témoignage de Jésus, qu'elle soit la traduction de sa parole, le fruit de son œuvre, la vibration prolongée de sa conscience. Le Dieu dont la dogmatique chrétienne essaye de formuler la connaissance scientifique, c'est le Dieu de l'Evangile, c'est le Père de notre Seigneur Jésus-Christ. Singulière objection, me répondrez-vous, puisque vous ne vouliez autre chose, sinon nous enseigner et nous prêcher ce Dieu-là ! Vous le vouliez, je le sais, Monsieur, et Dieu me garde d'accuser ou de suspecter le chrétien ! Mais ce que j'ose attaquer, c'est le théologien, dirai-je, ou le philosophe, le dialecticien, le spéculatif qui, sous le triple airain de formules et de théories dans lequel il a enserré son Dieu, me dérobe la vivante et chaude réalité de l'amour divin et m'empêche de percevoir les battements du cœur vers lequel m'a attiré Jésus en m'enseignant à dire : « Notre Père, qui es aux cieux ! »

Après cela, il me semble inutile de m'engager dans un colloque spécial et portant sur les questions de détail. La divergence de nos points de vue est ici trop profonde. Peu m'importe l'exactitude de l'interprétation d'un passage particulier, lorsque c'est la conception générale de l'Ecriture qui est en cause. Peu m'importe même l'essai de réduire en système des citations isolées de la Bible, lorsqu'il s'agit de ressaisir la révélation vivante et personnelle de Dieu par Jésus et en Jésus ! Peu m'importent la virtuosité de la dialectique, la subtilité de la spéculation, la hardiesse de la métaphysique, lorsque toutes ces qualités finissent par se tourner en obstacles et détournent

les lecteurs de la simplicité de l'Evangile et de la parole primitive et authentique du Maître.

Il est un point cependant que je relèverai, un point caractéristique celui-là et suffisant pour jeter une vive lumière sur la méthode que vous avez adoptée. Je veux parler de votre chapitre consacré au dogme trinitaire.

« Pour nous, la Trinité dite économique n'est que la reproduction dans le temps et dans l'espace, partielle, par conséquent, de la Trinité essentielle et ontologique qui existe hors du temps, et nous ne saurions connaître l'une et l'autre que par voie de révélation[1]. » Mais cette révélation, où la trouverons-nous? Comment a-t-elle eu lieu? Elle se réalise dans l'œuvre historique du Sauveur et par l'action intérieure de l'Esprit, aussi bien ne nous élevons-nous à la foi au Dieu trois fois saint que sur le fondement du salut voulu du Père, accompli par le Fils, communiqué par l'Esprit. Dès lors, n'est-il pas de la dernière évidence que le dogme trinitaire ne peut et ne doit pas être isolé de la doctrine de la rédemption et de la notion de l'Eglise? Pour atteindre la trinité *chrétienne*, il faut de toute nécessité partir de l'œuvre rédemptrice dans laquelle se révèle le Fils de Dieu, et de la régénération spirituelle par laquelle se manifeste l'Esprit. En d'autres termes, le dogme trinitaire, expression complète de l'œuvre du salut, dans sa conception idéale, dans son accomplissement objectif et dans sa réalisation intérieure et permanente, le dogme trinitaire, dis-je, doit être traité après la christologie et la sotériologie ; il résume l'une et l'autre, il en forme le couronnement. Il n'est donc pas nécessaire d'attendre, comme vous le pensez, que M. Cremer nous donne de longues explications pour justifier la place qu'il assigne à la doctrine de la Trinité au terme du système dogmatique ; avant lui, Schleiermacher et M. Hase ont procédé ainsi, et vous n'ignorez pas que M. Ritschl serait infidèle à ses principes et à sa méthode s'il adoptait un ordre différent. Mais cet ordre, vous deviez tenir à le suivre également, si vous appliquiez rigoureusement votre programme. Votre article sur les

[1] P. 197. Cf. p. 170-171.

déterminations économiques de l'être divin (p. 290-314) confirme ma critique de la manière la plus éclatante : cet article ne renferme rien moins qu'une esquisse de la christologie, de la sotériologie et de la doctrine du Saint-Esprit. Tant il est vrai que toutes les affirmations dogmatiques touchant la Trinité ont besoin de s'appuyer sur les éléments constitutifs de la doctrine du salut !

X

Je me suis étendu sur votre *théologie spéciale*. Permettez-moi d'ajouter quelques mots sur votre *cosmologie*. Je ne m'arrêterai pas à discuter les matières que vous y faites rentrer; votre définition de la cosmologie vous autorise à comprendre sous ce titre la prédestination, la création, le monde, l'homme, les anges, les démons, la chute et ses conséquences. On contestera sans doute la légitimité de cette conception et de ce groupement. Ce qui me paraît plus grave que ces questions purement formelles, c'est la façon dont vous posez les problèmes et dont vous en marquez les limites. En abordant les hautes et difficiles matières que vous traitez dans cette partie de votre ouvrage, vous semblez oublier trop souvent que votre intention est de nous donner une dogmatique *chrétienne*.

Cet oubli n'est nulle part plus sensible que dans les chapitres où il est question de la création, de l'univers et de l'homme. Vous négligez de prendre votre point d'appui et votre base d'opération dans les seules données de la révélation chrétienne. S'il est vrai que l'Ecriture sainte n'entend pas nous donner une cosmologie révélée et une anthropologie révélée [1], il s'ensuit qu'il n'est pas permis de s'en tenir à une juxtaposition de passages bibliques empruntés indistinctement à tous les écrits du recueil sacré. Rien de plus extérieur, de plus superficiel que cet agencement mécanique. Il méconnaît absolument le caractère de l'enseignement biblique, et ce point de

[1] Ce principe est excellemment formulé en théorie, p. 407; pourquoi n'a-t-il pas été appliqué et mis en pratique ?

vue donne lieu à deux erreurs également regrettables et funestes.

D'une part, notre attention est dirigée sur des questions qui ne sont pas du ressort de la foi chrétienne, elle s'égare dans des domaines qui appartiennent aux sciences naturelles et non à la connaissance religieuse ; le théologien se prononce sur des problèmes qui échappent entièrement à sa compétence ; aux découvertes certaines ou aux hypothèses plus ou moins plausibles de la science il oppose ou substitue des assertions, des conjectures, des fantaisies, qui ne s'appuient qu'en apparence sur les documents bibliques, parce que ceux-ci n'ont ni la prétention, ni le but de nous fournir des renseignements sur des sujets de cet ordre [1].

D'autre part, l'intérêt central et vital des dogmes chrétiens se dissimule et s'évanouit sous des investigations qui nous éloignent de la seule chose nécessaire et servent de pâture à une curiosité trop souvent dépourvue de tout caractère religieux. Qu'est-ce que l'univers envisagé à la lumière de la révélation chrétienne, c'est-à-dire quelle en est la signification religieuse par rapport au chrétien ? voilà le problème qui seul intéresse la dogmatique chrétienne. L'univers est un organisme de fins qui, posées par Dieu et inspirées par sa volonté, doivent concourir à la réalisation du royaume de Dieu : voilà la réponse qui se dégage de l'enseignement et de l'œuvre de Jésus. Développer, expliquer, justifier cette conception, quelle tâche élevée et importante ! et combien a-t-elle plus de valeur religieuse et de vérité chrétienne que tous les débats concernant l'âge de l'humanité ou la succession des actes créateurs ! — C'est dans des termes analogues qu'il convient de poser le problème anthropologique. Ce qui importe au dogmaticien, ce n'est pas la nature de l'homme en général, l'étude de ses fonctions originelles [2], le mode de formation des individualités humaines (préexistentianisme, créatianisme, traducianisme) [3], c'est l'explication religieuse que le Christ est venu apporter à

[1] Cf. p. 398 suiv., 429 suiv., 475 suiv., 481 suiv., 493-504, etc. — [2] P. 513. — [3] P. 504, sq.

notre destinée, c'est l'idéal humain pleinement réalisé par le Fils de l'homme, c'est la solution des antinomies qui éclatent dans notre conscience entre notre nature bornée et nos aspirations infinies, entre l'amertume de nos expériences sous la loi du péché et notre soif inextinguible de paix, de justice et d'amour. Voilà ce que nous demandons à la foi chrétienne, et en conséquence, à la dogmatique, interprète scientifique de cette foi ! Toutes ces questions, j'en conviens, ne sont pas absolument ignorées ou sacrifiées dans votre ouvrage, Monsieur, mais elles se perdent au milieu de réflexions et de spéculations, qui sont d'un attrait puissant pour le savant, mais qui n'engagent en rien notre âme et qui n'ont aucune prise sur notre conscience. En vérité, il ne vaudrait pas la peine de se livrer à l'étude de la dogmatique, si cette science se réduisait à un agrégat de connaissances tirées des sphères les plus diverses et affublées de quelques oripeaux scripturaires, si elle était la vassale humble et docile des sciences naturelles, de la psychologie, de la métaphysique, si elle cessait d'être « la science du salut, du salut par grâce. » Au nom même de cette définition que vous avez inscrite en tête de votre livre [1], j'ose vous conjurer, Monsieur, de renfermer dans l'enceinte sacrée de la religion du salut, des recherches qui, portées sur des objets étrangers à ce qui seul doit nous préoccuper, ne peuvent que discréditer la théologie et justifier l'orgueilleux dédain qu'elle inspire à « ceux du dehors ».

Que dire enfin de la *section subsidiaire* consacrée à l'*Hamartiologie?* Il faudrait reprendre et renforcer ici les observations présentées naguère par M. Bois sur la place que vous assignez à la doctrine du péché dans la dogmatique et l'éthique chrétiennes. Me trompé-je en soutenant que la surprise de la plupart de vos lecteurs sera profonde lorsque, cherchant dans votre exposition la substance des « révélations scripturaires » sur la nature et les effets du péché, ils se verront placés en face d'un pur néant, je veux dire renvoyés à une discipline théologique que vous ne nous promettez pas de traiter vous-même.

[1] P. XVI.

Au lieu des données bibliques qui sans doute n'éclaircissent pas tous les mystères, mais qui apportent à l'âme des lumières et des forces supérieures aux jouissances intellectuelles les plus hautes, qu'offrez-vous à la légitime préoccupation du fidèle? Deux longs articles sur la démonologie et sur la chute adamitique. Vous me permettrez de ne pas vous suivre sur ce terrain, Monsieur, et vous me dispenserez de discuter ces chapitres. L'existence des anges déchus, l'origine de l'état diabolique, les conditions actuelles de l'existence des anges déchus, les dégradations successives de ces êtres, l'organisation des anges déchus ou le royaume des ténèbres, l'action malfaisante des anges déchus dans la sphère céleste, leur influence sur la nature physique, psychique, spirituelle de l'homme, — on les lira, sans doute, ces paragraphes étranges, tissus d'affirmations gratuites, d'hypothèses osées, de conjectures et de combinaisons dépassant infiniment les indications les plus obscures ou les plus isolées que renferme l'Ecriture ; on les lira, je le crains, Monsieur, ces articles qui laissent loin derrière eux les fantaisies de Beck et des modernes théosophes ; on les lira, et je le déplore, car ce ne sera ni pour l'édification, ni pour l'instruction de l'Eglise.

J'ose en dire autant des pages consacrées à la chute adamitique. Ah ! comme vous seriez fort et persuasif si, éliminant d'une main courageuse ce qui ne saurait intéresser la conscience chrétienne, vous vous borniez à maintenir et à justifier ce qu'il y a de vrai et de constitutif dans le dogme traditionnel Comme l'Ecriture saisie dans son sens intime et sa portée religieuse apparaîtrait à notre foi dans toute sa vérité et sa profondeur ! Comme la crainte de sacrifier la moindre parcelle des traditions bibliques a eu pour effet de méconnaître l'esprit de ces mythes incomparables, dont il ne reste plus que la lettre morte et la froide enveloppe ! « Il y a, dit Vigouroux, un antique cylindre babylonien qui représente un arbre aux rameaux étendus horizontalement, d'où pendent deux gros fruits, devant lesquels sont assis, face à face, deux personnages, un homme et une femme... Derrière la femme se tient un serpent. *Ce ser*

pent est dressé et ne rampe pas encore [1]. » Dans ces derniers chapitres, on marche d'étonnemeut en étonnement, mais, le dirai-je, Monsieur, de toutes les surprises, la plus grande, la plus extraordinaire, c'est que le livre qui renferme des pages semblables, porte la date de l'an de grâce 1888.

« Le théologien doit savoir autre chose sans doute que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié, mais ce n'en est pas moins à la lumière de ce fait unique et central qu'il doit évaluer toutes les autres données qui lui sont fournies par la nature, l'histoire et l'Ecriture elle-même [2]. » Jamais, ce me semble, on n'a exprimé avec plus de force et de clarté cette thèse qui doit rester le point de repère et la norme constante de la dogmatique chrétienne : Jésus-Christ, son œuvre et sa personne, sa conscience et son témoignage, Jésus-Christ seul est le *principium cognoscendi* de chacune des doctrines chrétiennes. Cet axiome qui revient souvent sous votre plume et qui plus souvent encore paraît être au fond de votre pensée, pourquoi est-il resté sans action directe sur vos recherches et sans valeur déterminante, sans efficacité pratique dans votre exposition ? Si je ne m'abuse, c'est parce qu'à l'autorité religieuse de la personne et de la parole vivante de Jésus-Christ, vous substituez sans cesse l'infaillibilité absolue des Ecritures érigées, dans leurs plus minces détails, en règle souveraine et minutieuse de la pensée chrétienne. Rien de plus dangereux, rien de plus funeste à la foi elle-même qu'une substitution semblable. L'Ecriture, ainsi comprise, ainsi pratiquée, loin de nous révéler la vérité religieuse, la masque ou la voile. L'âme du témoignage scripturaire, le pôle lumineux et le centre vivant de la révélation, Jésus-Christ, disparaît derrière les monceaux de citations bibliques, « et la conscience chrétienne, comme jadis Marie Madeleine cherchant son Sauveur parmi les tombeaux, demande à la science où elle l'a mis [3]. »

Je dépose la plume, Monsieur et très honoré collègue, en réitérant la prière que j'exprimais au début de cette trop lon-

[1] P. 563 ; c'est M. Gretillat qui souligne. — [2] T. I, p. 172. — [3] P. 120.

gue épître. Si l'une ou l'autre de mes paroles vous a blessé en atteignant, par delà le théologien, votre conscience de chrétien, veuillez la considérer comme non avenue et me pardonner d'avoir succombé peut-être à ce que M. Pédézert appelait récemment « les tentations de la plume » ; daignez voir dans ma franchise même, la mesure de ma haute estime et de ma considération chrétienne. N'est-il pas, en dépit de ce qui nous divise, un sentiment dans lequel nous restons unis ? C'est l'amour de la cause que nous essayons de servir et de défendre, c'est le dévouement à l'Eglise de nos réformateurs qui est l'Eglise de l'Evangile, c'est la sincère, l'ardente ambition de rechercher la vérité pour elle-même et non pour des motifs indignes d'elle et de ceux qui sont appelés à la répandre. Ceux qui se rencontrent sur ce terrain-là peuvent être des adversaires, ils ne seront jamais des ennemis.